

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 47

Artikel: Dans le pays à Baptiste
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203792>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etaz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Dans le pays à Baptiste.

CE samedi-là, le cordonnier Pertit ferma son échoppe plus tôt que d'habitude. « Nous avons notre soirée », avait dit sa femme d'un air important à l'épicière d'en face, qui jetait aux volets clos un regard interrogateur. Toute nouvelle dans le quartier, la marchande était bien la seule qui ne sut rien de la traditionnelle petite agape de ses voisins. Mais vous vous imaginez bien qu'elle ne demeura pas le bec dans l'eau. Mme Pertit elle-même ne l'eût pas voulu.

— Voilà vingt ans passés que nous l'avons, notre soirée, lui dit-elle, et nous n'y renoncerions pas pour tout l'or du monde. Tant pis pour ceux qui nous jaloussent ! Quand on se conduit bien et qu'on ne doit rien à personne, on peut bien se payer de temps en temps un extra, qu'en dites-vous ? C'est-à-dire que, cette année-ci, ça nous en fera deux d'extras, puisqu'on a été dans le pays à Baptiste, de l'autre côté du Simplon, mais ça ne nous a coûté que notre billet de chemin de fer.

— Baptiste, c'est votre coucheur ?

— Oui, un maçon qui en sait autant qu'un architecte. Et bon garçon ! Si tous les Italiens lui ressemblaient, on n'entendrait plus parler de coups de couteau ! Dommage qu'il ne veuille pas être des nôtres ce soir ! mais il se couche comme les poules : sitôt qu'il a sonné les neuf heures à la Cathédrale, le voilà sous sa couverte ! Enfin, il y aura toujours assez de monde : mon beau-père, nos cousins de la Cité-Devant; Blanc, le charcutier, et sa dame; le tailleur Scose; la veuve Rongeon, la matelassière; M. Péneveyre et ses demoiselles, et puis le père Mouzot, et toute la famille Regamey... Vous devriez venir aussi, madame, avec votre mari !

— Vous êtes bien gentille, madame Pertit; seulement mon mari est déjà parti pour sa répétition de l'*Union chorale*, et moi, le samedi soir, je ne puis pas quitter une seconde le magasin.

— Que si, vous viendrez tout de même un petit moment. Oh ! on ne vous offrira pas un grand régal : du bourru et des châtaignes bri-solées, voilà tout ! Mais ce sera de bon cœur. Et puis mon homme lira notre voyage en Italie; il a ça écrit tout au long, et, ma fi, sans le vanter, c'est aussi bien que dans un livre... Le monde n'est pas juste, tout de même ! Avec son instruction, mon homme aurait pu être conseiller d'Etat ou même syndic de Lausanne; mais il n'ose pas se mettre en avant... C'est huit heures qu'il vient de sonner ? Et moi qui babille, qui babille !

— Vous avez eu du plaisir dans le pays à Baptiste ?

— Oui et non, mais je vous dirai ça une autre fois, je suis si tellement pressée, ce soir, vous comprenez ?

— C'est comme moi, je n'ai pas même le temps de souffler... Mais, dites voir, vous avez bien de la chance d'aller vous promener comme ça par l'Italie !

— On n'y a jamais été que trois jours. Mon homme voulait voir le tunnel du Simplon. « C'est pas la peine d'y aller, si vous ne poussez pas jusque chez nous ! » que lui a fait Baptiste.

— « Et qu'est-ce ça coûtera ? » que je demande.

— « Niente, que répond Baptiste, vous serez chez moi et vous n'aurez pas un sou à payer ». Alors on s'est décidés. Ce brave Baptiste était si heureux de nous inviter, qu'on lui aurait fait un gros chagrin en refusant.

— Et c'est beau, ce Simplon ?

— Mon Dieu, c'est, en plus long, le tunnel de Chexbres. Je n'y ai rien trouvé d'extraordinaire. Bien sûr que ça a été un rude travail que de percer ces montagnes, mais quand on n'y voit goutte, tous les tunnels sont la même chose.

— Et de l'autre côté ?

— De l'autre côté, c'est bien moins plaisant qu'en ça, pour commencer : moi qui m'imaginais trouver la mer bleue et des palmiers avec des jolis gaillards qui jouent du violon par-dessous, comme sur cette peinture italienne qu'on a dans la belle chambre ! J'ai été bien refaite ! Pas plus de mer, de palmiers et de violoneux que sur ma main ! On se voit au fin fond d'un immense ravin, où il y a tout juste assez de place pour le chemin de fer, pour la route de Napoléon et pour un gros vilain torrent couleur de lissu. « Ça, l'Italie ! que j'ai fait à Baptiste, eh bien, je ne vous l'envie pas, votre pays ! » Et lui riait comme un fou... Mais je me sauve, nos gens vont d'abord être là... Alors, c'est entendu, si, vous avez un petit moment...

— Et où trouver le temps, ma chère madame Pertit, quand on ne peut pas même causer une minute ?

— Il faut le voler, comme nous quand on a été avec Baptiste.

— Vous êtes restée trois jours avec lui au fond de son affreux ravin ?

— Que non. Au bout d'un moment, on s'est trouvé dans une grande vallée, on est monté dans un autre wagon, un vrai boîton, sauf votre respect, et on est arrivé à un lac, le lac de..., le lac du Major, disait Baptiste, où il y a des îles, attendez voir, les îles... Bolomey ; oui, c'est ça, les îles Bolomey. Mon homme ne tenait pas à les voir, ces îles, ni moi non plus, à cause de la dépense. Et puis ça nous aurait détournés du pays à Baptiste. Alors on est monté sur un de ces grands tombereaux comme ils en ont par là-bas, Baptiste, moi, mon homme, et deux femmes qu'on a rencontrées en route, et puis encore un vieux casseur de cailloux, enfin on était toute une arche de Noé là-dedans. Et pour traîner tout ça, un petit bidet pas plus gros qu'un veau. Y sont pas tendres pour les animaux chez ces Italiens !

— Vous avez roulé longtemps dans cette carriole ?

— L'affaire d'une heure ou deux. Le poulain allait au pas. Quelle transpirée ! J'en étais cuite et bécuite ! Mon homme disait que la langue lui pelait de soif. Baptiste, lui, sifflait tout le temps, comme un merle. Bon ! on arrive à une gare, on remonte en chemin de fer, on reretourne à un

lac, plus petit que l'autre, mais tout aussi plaisant ; et puis, à peine on s'était mis l'estomac un peu d'aplomb, que Baptiste nous fait monter dans une grande péniche pour passer sur l'autre rive. C'était une femme qui ramait, une puissante gaillarde. Bon ! on débarque dans un village que je peux pas vous dire le nom, mais mon homme a tout ça marqué dans son carnet.

— C'était toujours le premier jour ?

— Bien sûr, et puis qu'on n'était pas encore au pays à Baptiste. De ce village au bord du lac, il faut grimper deux heures à travers des forêts de châtaigniers et par des chemins plus casse-cous que la montée du Calvaire. Jamais je n'aurais pu aller par là-haut avec mes varices ! Ils m'ont mise sur une bourrique, et hardi ! hue ! La pauvre bête a moins souffert des coups du gamin qui la menait, que moi des secouées en avant et en arrière qu'elle me donnait à chaque pas. Quand on m'a descendue de dessus son dos, je ne pouvais plus la dire.

— Vous aviez des nausées ?

— Pour sûr que j'en avais ! Mais ça me passa un peu quand j'entendis Baptiste nous faisant : « Nous voici dans le mien pays, voici la grand'mère, la sœur, la tante ». Enfin, toute sa famille était là ; des pauvres paysans, mais tant braves, ma chère madame ! Baptiste leur avait écrit qu'on viendrait, et alors ils avaient mis tout sens dessus dessous pour bien nous recevoir : des lits bien propres dans une misérable chambrette sans papier aux murs et sans carreaux aux fenêtres, et dans leur cuisine encore plus minable, toutes sortes de bonnes choses : poulets, salami, fromage, poissons, sur une belle nappe. Et des paroles et des gestes si tellement affectueux ! J'en avais les larmes aux yeux... Voyez-vous, madame, il n'y a encore que les pauvres pour vous recevoir cordialement !

— Comment vous comprenez-vous avec ces gens ?

— Sans beaucoup de peine : depuis le temps que Baptiste a sa chambre chez nous, on a fini par apprendre un peu de son patois, et eusse, les hommes du moins, ils savent tous un peu de français. On n'a vu là-bas que des maçons et des tailleurs de pierre qui avaient travaillé dans le canton de Vaud.

— Vous êtes restés ainsi deux jours chez les parents à Baptiste ?

— Oui, ça tombait sur un samedi et un dimanche. Le dimanche, on nous a menés à une heure de là, à une petite ville, Varallo, je crois. C'était la fête de la Madone. Il y avait par les rues des milliers de femmes venues de vingt lieues loin en pèlerinage, pieds nus, qui avaient passé la nuit en plein air, sur les marches des églises, et qui n'avaient pas dormi, ça se voyait assez : elles étaient pâles comme de la cire. Ça me faisait mal de les voir. Et puis, après avoir pris quelque chose dans une auberge, on est revenu en ça chez les Baptiste, parce qu'il s'agissait de se lever de bonne heure pour rentrer à Lausanne et à la Cité, le mardi soir.

— Et font-ils une bonne cuisine dans cette Italie ?

— Les gens qui ont le moyen, bien sûr ! mais les autres se contentent de ce que les plus pauvres de chez nous ne voudraient pas : de la polenta et du vin de fontaine, ou bien un mélange de choux et de macaronis, la minestra, où ils taillent leur pain, et c'est tout leur dîner ! Ah ! ils ne sont pas difficiles, allez !

— Mais leur pays est bien beau ?

— Mon Dieu, beau, c'est selon ; pour moi, je le trouve beau et pouet, comme mon cousin François le dit des montagnes... Huit heures et demie ! Et mes châtaignes qui ne sont pas encore sur le feu ! Cette fois, je vous lâche pour de bon.

— Au revoir, madame Pertit. J'espère qu'un autre soir nous serons un peu moins pressées toutes les deux et que nous pourrons nous voir au moins une minute.

V. F.

Le jeu n'en vaut pas la chandelle. — Et alors, vous ne voulez pas chercher un médecin pour cet enfant qui a avalé une pièce de quarante sous ?

— Pas de danger que j'y aille ! Il me prendrait trois francs pour en retirer deux... Ce serait vraiment trop bête !

L'âge du mariage. — Un père à sa fille :

— Ma chère enfant, je n'ai rien à dire contre l'honorabilité de ton prétendant ; mais on ne se marie pas ainsi avec un jeune poulet de son espèce ; attends donc qu'il ait l'âge de raison !...

— Oh ! alors, papa, il ne voudra plus de moi.

Dignité professionnelle. — Au tribunal : « Accusé, dites-nous donc comment vous êtes parvenu à fracturer un coffre-fort aussi formidablement blindé. »

— Ça, monsieur le président, c'est un secret professionnel !

A l'école. — « Eh bien, Charlot, dit l'oncle Emile à son neveu, raconte-moi donc un peu ce que tu fais à l'école. »

— J'attends que la leçon soit finie pour aller jouer aux « gnu ». —

Ce n'était pas Juste.

M. PHILIPPE Godet, membre du Comité du monument Juste Olivier, nous adresse la lettre que voici :

Neuchâtel, novembre 1906.

« L'article *Vieux souvenirs*, que vous reproduisiez samedi d'après *l'Éducateur*, contient une erreur. Pardonnez-moi de la rectifier.

Les vers inscrits sur l'obélisque de Davel, à Cully, ne sont pas de Juste Olivier, mais de sa femme. Vous en trouverez la preuve dans une des lettres de Caroline Olivier à Sainte-Beuve que j'ai publiées dans la *Bibliothèque universelle* (février-mai 1904). Mme Olivier décrit l'obélisque, cite le quatrain, et ajoute : « Olivier veut que je vous dise que ces vers sont de moi ». La lettre date de l'été 1841.

PHILIPPE GODET.

Le vote à deux.

Mon cher *Conteur*,

Tu as publié samedi dernier, à l'occasion de l'inauguration de la statue élevée à Louis Ruchonnet, un certain nombres d'anecdotes sur la vie de ce grand magistrat. En voici une encore, peu connue, je crois ; je la tiens de sa bouche.

Louis Ruchonnet, jeune encore, venait d'être nommé au Conseil national. Siégeant pour la première fois dans cette assemblée, il n'était pas conséquent pas familiarisé avec ses usages.

Il s'agissait d'élire un conseiller fédéral. Au nombre des candidats : MM. Challet-Venel, de

Genève, présenté par la gauche, et M. Allet, du Valais, par les ultramontains.

Un député d'Appenzell rencontre, dans le couloir, notre représentant, qui tenait son bulletin de vote, encore vierge.

— Alors, mossi, lui dit-il, on va voter.

— Eh bien, oui. J'éprouve quelque embarras. Je ne sais pas ce que je veux faire.

— Oh ! bien, moi, je vote pour M. Allet ; c'est l'homme qu'il nous faut.

— Ah ! oui. Comment donc écrivez-vous « Allet » ?

— Tonnez, je veux vous écrire. Et ce disant, le député appenzellois saisit le petit papier blanc que tenait Ruchonnet et écrivit « Allet ».

Celui-là, sans s'émouvoir ni dissimuler, prit son crayon et, au nom écrit par son collègue, ajouta, en avant, les deux lettres *Ch*.

Le candidat genevois avait gagné une voix.

D.

Ici, le bon chemin.

Ona fêté, la semaine dernière, le jubilé de M. Valadier, le sympathique organiste de St-Laurent et professeur de l'Institut des aveugles. Nous croyons que c'est à lui que se rapporte l'anecdote suivante, que M. le Dr Marc Dufour racontait à ses auditeurs de l'Hôtel des Sociétés savantes, il y a quelques années, à Paris.

M. Valadier, qui est aussi accordeur de pianos, a parcouru notre pays dans tous les sens et il en connaît mieux que personne toutes les voies et chemins. Un jour qu'il se rendait dans un village à plusieurs kilomètres de la station où il était descendu, il est rattrapé par un brave charretier qui, allant au même endroit, l'invite à monter à côté de lui. Chemin faisant, M. Valadier donne bientôt quelques signes d'inquiétude, il a l'air d'un homme mal à son aise, mais qui n'ose rien dire. Cependant, son inquiétude grandissant, il s'enhardit : « Vous allez souvent à X. ? » fait-il au complaisant charretier.

— Non, c'est la première fois que je fais la course.

— Oh ! alors, nous ne sommes pas sur la bonne route. Vous avez pris celle qu'il ne fallait pas, à la dernière bifurcation !

Et le charretier retourna son véhicule, trop heureux et non moins étonné de ce qu'un aveugle l'eût remis sur le bon chemin.

Les résonances des bords de la route, qui échappent à l'ouïe ordinaire, avaient averti l'aveugle de l'erreur du clairvoyant. E.

Notre vin.

C'est bien le moment ou jamais, tandis que nos vignerons luttent contre la concurrence croissante des vins étrangers, de rappeler les vers suivants que nous trouvons dans un vieux journal :

Non, pas de ce vin étranger
Qui du nôtre emprunte le nom,
Mais le bon vin qu'ont bu nos pères,
Le vin de nos vieux vignerons,
Le vin de nos coteaux prospères,
Voilà le vin que nous boirons.
Le vin qui mousse et qui flamboie
Et qui fait l'étoile, et qui vit.
Le vin chantant comme la joie
Et pétillant comme l'esprit ;
Le vin qui dans ces étincelles
Brillant à nos yeux réjouis
Contient les plus vives parcelles
De l'âme et du cœur du pays.

La poignée de main.

Le *Journal d'hygiène* consacre une intéressante petite note à la poignée de main et aux indications que peut en tirer un praticien sage.

La poignée de main assurée et franche d'un homme sincère et bien portant est plutôt rude :

quand elle se donne contrairement aux exigences du tact ou de la politesse, elle indique une faiblesse momentanée de la force physique. La main qui se tend flasque et sans pression dénote une faiblesse de corps et d'esprit. La poignée de main rapide et nerveuse est l'indice d'un tempérament vif et facilement surexcitable ; la main passive et sans nervosité appartient toujours à une personne malade. La fièvre n'a pas de plus efficace indicateur que la main et la consultation qu'on peut en tirer par une étude approfondie permet de diagnostiquer presque absolument l'état de maladie. Mieux que le cerveau, la main est le critérium de notre organisme : il faut savoir l'interroger.

Oiseau de salon.

Au cours d'une conversation animée, tant par les bons vins de l'amphytrion que par la présence de gentes dames vibrantes de la joie de plaisir, un jeune pédagogue prodigue les avis sans appel, les arrêts suprêmes et les solutions définitives. Son nez semble vouloir se poser partout et sa bouche, constamment ouverte, fait l'impression d'un cratère en éruption.

Un vieux meuble armoiré attire son attention et lui fournit le prétexte d'une tirade en style héraldique : « Trois fleurs de lis d'or en champ d'azur, deux en chef et une en pointe, forment les armes de France, tandis que ce brave *Montaigne* portait d'azur semé de trèfles d'or et patte de lion de même, armée de gueules mise en face ! »

— Comme vous jonglez avec le blason ! s'exclame une dame. Eussé-je étudié cette science des années durant, je n'y comprendrais rien !

— Assurément, monsieur l'héraldiste, demanda une autre, vous connaissez les armoires de toute la noblesse du pays ?

Notre beau causeur enivré d'orgueil, fait le modeste et, s'adressant à ses interlocutrices : « Et cependant, mesdames, je ne saurais vous décrire mon propre écù ». —

— Pas difficile, pourtant, observa un vieux monsieur, tout de gueules ! A.

Les Vaudois dão défrou.

Demain, dimanche, dès 2 heures, dans les salons Fluh, à la Jonction, Genève, matinée littéraire annuelle de l'*Echo vaudois* de Genève. Le soir, bal.

Il y aura aussi tirage de la tombola. Cinq billets donneront droit à l'entrée pour la matinée. La partie littéraire incombe au *Cercle littéraire* du Faubourg et l'*Effeuleuse vaudoise* prétera son concours.

Le local de l'*Echo vaudois* est actuellement au Café du Midi, place Chevelu.

Il y a vacher et vacher.

Le vieux fermier Samin, à un de ses voisins qui n'est pas content de son vacher :

— Voulez-vous que je vous dise ce que ma vieille expérience m'a enseigné : quand un vacher dit en parlant de votre bétail : « Les vaches au patron », empressez-vous de lui donner son congé, car cela montre qu'il ne vous est pas plus attaché à vous qu'à vos bêtes. S'il dit : « Nos vaches », vous pouvez encore le garder. Mais si vous l'entendez dire : « Mes vaches », alors, croyez-m'en, c'est un tout bon vacher et vous ne sauriez trop le payer !

La sœur jumelle. — « N'est-ce pas, madame Toupin, votre sœur jumelle est morte peu d'heures après sa naissance ? »

— Ça, je ne puis pas vous le dire avec certitude, ma pauvre mère n'ayant jamais su au juste laquelle de nous deux elle avait perdue.